

NOTICES NÉCROLOGIQUES

Notice nécrologique sur JACQUES MILLOT
Membre de la Section de Biologie animale et végétale
par M. Jean Dorst

Depuis plusieurs années Jacques Millot souffrait d'une maladie pénible qui le retint loin de ses lieux d'activité habituels, et surtout de notre Académie dont il fut un des membres les plus assidus. Il s'éteignit paisiblement pendant la nuit du 22 au 23 janvier 1980, dans sa quatre-vingt-troisième année. Avec lui disparaissait un des grands zoologistes de sa génération et un humaniste au goût universel et raffiné.

Il naquit le 9 juillet 1897 à Beauvais, où son père était officier. Ses études secondaires terminées au Lycée Janson-de-Sailly, à Paris, il se trouva, de son propre aveu, déchiré entre des tendances diverses et fort incertain sur la carrière à choisir. Il reconnaît, dans son Cours inaugural au Muséum, que l'archéologie, l'histoire, les explorations géographiques, la critique d'art l'attiraient alors presque autant que l'étude des animaux.

Il s'inscrit cependant à la Faculté de Médecine de Paris « à titre de culture générale », comme tant de futurs biologistes, et avec la ferme intention de ne jamais pratiquer le noble art : la zoologie l'intéresse bien plus que les concours des hôpitaux. Après la guerre de 1914-1918, pendant laquelle il est engagé volontaire en 1916, il se tourne vers la recherche scientifique. Auguste Prenant l'avait captivé par ses cours d'histologie. C'est auprès de ce maître qu'il acquiert une formation solide qui va le servir tout au long de son œuvre.

A la mort de Prenant, il se dirige vers le Collège de France, au laboratoire de Justin Jolly où l'on pratique avec élégance l'histophysiologie, et déjà fréquente le Muséum, sans avoir d'attache officielle avec l'un ou l'autre de ces Établissements. Ce n'est qu'en 1923 qu'il entre comme assistant à la Faculté de Médecine de Paris; il y sera Professeur agrégé en 1929, après avoir été reçu premier au concours. La médecine proprement dite ne le passionne toujours pas, même par le biais de l'histologie. Aussi, quand les portes de la Faculté des Sciences s'ouvrent à lui grâce à deux maîtres, Étienne Rabaud et Octave Duboscq, il accepte d'emblée. Il est nommé maître de conférences au P.C.B. en 1931, et 2 ans après, Professeur sans chaire. Mais le démon humaniste le poursuit. Dès 1931, il entre comme professeur d'anthropologie physiologique à l'Institut d'ethnologie, singulier prologue au déroulement de sa future carrière. Il passe 12 ans rue Cuvier, stimulé par des milliers d'étudiants qu'il enthousiasme, mais lorgne de sa fenêtre le Jardin des plantes, en découvrant d'un seul coup d'œil la maison de Cuvier, le platane de Buffon et le cèdre de Jussieu. L'appel est trop fort. Quand, à la retraite de Raoul Anthony, la chaire d'Anatomie comparée du Muséum se trouve vacante, il postule et est élu en 1943. Faut-il rappeler le premier titulaire de cette chaire prestigieuse Marin Cureau de la Chambre, que le Cardinal de Richelieu fit membre de l'Académie française un des premiers? Le plus illustre, bien sûr, demeure Georges Cuvier. Il était heureux de rejoindre une grande Maison où l'on cultive l'histoire naturelle, et de s'installer dans un lieu noyé dans la verdure, d'où l'on entend rugir les lions.

Tout en organisant son laboratoire, Jacques Millot pense déjà au-delà. Dès la Libération, il présente un projet d'implantation scientifique à Madagascar, un petit continent plus qu'une île avec ses problèmes scientifiques et ses problèmes humains... Tout était à créer.

Grâce à lui, l'Institut de recherche scientifique de Madagascar voit le jour, dans le cadre de l'O.R.S.T.O.M., en plein cœur de Tananarive, au merveilleux parc de Tsimbazaza, où s'est établie une bruisante colonie d'Aigrettes et de Hérons. Il installe en même temps un centre océanographique à Nosy-Bé. Il s'entoure d'une pléiade de jeunes scientifiques, enthousiastes et dévoués à la Science, à la France et à Madagascar, et attire de nombreux chercheurs venus de l'étranger. Renaud Paulian, devenu depuis Recteur et Professeur au Muséum, Correspondant de l'Institut, est le directeur-adjoint de ce lieu de recherches et participe à une grande œuvre dont il est l'autre artisan.

Jacques Millot va dorénavant consacrer 6 mois par an à Madagascar, oscillant, tels ces oiseaux migrateurs au long cours, entre le parc de Tsimbazaza, ses arbres et ses oiseaux, et la rue de Buffon et son laboratoire d'Anatomie comparée, bâtiment austère que Maurice Maindron avait surnommé « La Petite Roquette » pour son apparence sévère dès qu'il n'est plus masqué d'une cascade de Vigne vierge.

Il était titulaire de la chaire d'Anatomie comparée depuis 17 ans, quand, en 1960, celle d'Anthropologie des Hommes actuels et fossiles se trouva vacante au Muséum, par la retraite du Professeur Henri Vallois. Une nouvelle fois le démon humaniste le pousse à élargir son champ d'action. Il se porte candidat et sollicite son transfert vers le Musée de l'Homme, sans pour autant renoncer à ses activités zoologiques. Il y est élu, bien sûr, et pendant 7 ans va prendre la succession de Paul Rivet, fondateur du Musée. En acceptant cette redoutable responsabilité, qu'il considérait comme le couronnement de sa carrière, il savait qu'il devrait rénover les galeries publiques déjà vieilles, agrandir les réserves déjà trop exiguës, et faire fructifier ce précieux patrimoine de la science et de la culture, au confluent des sciences humaines et des sciences naturelles. Il savait aussi qu'il devrait animer des équipes peuplées de fortes personnalités, forger un esprit commun tout en respectant la diversité. Il réussit parfaitement à développer une institution unique au monde, tant par la valeur de ses collections que par celle des Hommes qui en furent et en sont encore les responsables.

Madagascar ne fut pas oubliée pour autant. La Grande-Ile garda toujours une place privilégiée dans son cœur, tout comme la zoologie, qu'il avait quittée « officiellement » en laissant son laboratoire d'Anatomie comparée entre les mains sûres d'un Homme de haute compétence, mais où il aimait revenir et poursuivre des recherches jamais interrompues.

Résumer les travaux de ce zoologiste incomparable est une entreprise périlleuse, tant ils sont riches et variés. Consacrée simultanément à l'Animal et à l'Homme, son œuvre n'a échappé « ni à la pression des circonstances, ni aux incitations parfois divergentes d'une curiosité d'esprit sans remède ». Sa trajectoire n'en est pas moins déterminée par une évidente logique.

Si l'on fait abstraction de travaux sur la coloration des Vertébrés inférieurs, ses premières recherches et sa *Thèse de doctorat ès sciences*, soutenue en 1926, ont trait aux Araignées, un groupe fort mal connu alors et pourtant d'un exceptionnel intérêt sur le plan de la biologie générale et de la morphogenèse. Leur anatomie et leur physiologie méritent toute attention en relation avec leurs comportements, qu'il s'agisse de modes de chasse grâce à d'ingénieux pièges tissés avec rare élégance, ou des raffinements cruels et morbides de leurs mœurs amoureuses. Les découvertes anatomiques et histophysiologiques de Jacques Millot sont multiples. Il met en évidence un organe du goût jusqu'alors dénié, localisé sur les parois latérales du pharynx et constitué par une plage de cellules sensorielles

spécialisées, en relation avec un riche plexus nerveux. Il étudie les glandes, parmi lesquelles d'aucunes sont séricigènes et d'autres venimeuses, ce qui le mène à affirmer que les glandes à venin sont homologues des glandes à soie. Les Araignées du genre *Scytodes* le prouvent en possédant un organe glandulaire mixte dont une partie secrète du venin et l'autre de la soie. Du coup les mœurs de l'animal sont exceptionnelles : les *Scytodes* projettent des fils de soie sur leurs victimes, les immobilisant à la manière d'un rétiaire tout droit venu de l'Antiquité avant d'inoculer leur venin et d'aspirer les humeurs.

En fait les glandes séricigènes des Arachnides ont subi une ample évolution, qui rendit possible l'extraordinaire diversité des mœurs et des industries de ces Arthropodes. Les toiles, d'une variété extrême, chacune étant d'une forme et d'une texture à nulle autre pareille, sont constituées de soies de nature différente, correspondant à une gamme insoupçonnée de glandes sécrétrices, que Jacques Millot classifia. L'évolution s'est étendue au chimisme même des cellules glandulaires des Araignées, qui diffèrent d'ailleurs des Insectes par les procédés de synthèse intracellulaire des longues molécules qui forment les substances.

Il signale aussi de curieux îlots de cellules baignant dans l'hémolymphe qui emplissent les lacunes du céphalothorax. Leurs caractères s'apparentent étrangement à celles des cellules endocriniennes, et donnent à penser qu'il pourrait s'agir de glandes à sécrétion interne à l'état diffus.

Puis il s'attaque au problème de la métamérisation parmi tous les Chélicérates. Il étudie la musculature et met en évidence, au niveau de l'abdomen, une structure segmentaire régressive qui se rattache à une métamérisation originelle dont il retrouve les éléments en dépit d'une transformation accélérée. Il suit l'évolution des organes et, d'un groupe à un autre, démontre comment muscles, système nerveux, appareil circulatoire et appareil digestif trahissent une métamérisation dont les variations sont riches d'enseignements. Chez les Aranéides, parmi douze segments, les quatre premiers sont encore bien délimités, alors que les suivants ont subi une profonde atrophie, étant en quelque sorte télescopés les uns dans les autres. La réduction se traduit soit par un amenuisement, soit par des rapprochements et des fusions des muscles, dont on sait la grande signification conservatrice. Ces études lui permettent de construire une série graduelle de formes qui reconstituent les stades successifs de l'évolution de ces Arthropodes.

Il poursuivra très longtemps ses recherches sur les Araignées, dont il est devenu un maître incontesté, aussi bien en laboratoire que sur le terrain. Madagascar et l'Afrique tropicale lui offriront des champs d'action propices à de nouvelles découvertes qui le mènent notamment à des révisions systématiques de divers groupes, Sicariides, Pholcides, Thomisides et Salticides entre autres. Quand il s'agit de rédiger le volume du *Traité de Zoologie* consacré aux Araignées, notre Confrère Pierre P. Grassé se tourne tout naturellement vers lui. Le volume paraît en 1949 et sera réédité en 1968. Jacques Millot s'est chargé de toute la partie consacrée aux Araignées, à l'exception de leur embryologie. En près de cinq cents pages, il écrivit une mise au point moderne et originale de ce groupe délaissé, illustrée de figures en majeure partie inédites. Son apport personnel est considérable, un coup d'œil sur la bibliographie achève de nous convaincre.

Bien d'autres travaux mériteraient d'être cités, comme ceux qui portent sur la coloration des Vertébrés inférieurs, la cicatrisation et la régénération, les phénomènes de charge et de décharge graisseuse au niveau des cellules hépatiques des Vertébrés et l'action des parasites sur leurs hôtes. D'autres concernent l'histologie et la cytologie comparées. La

biogéographie l'intéresse au plus haut point et la grande controverse qui l'opposa en son temps aux partisans de la théorie du continent de Gondwana résonne encore en nos oreilles.

Sa curiosité universelle se manifesta avec plus d'éclat encore dans la recherche du Cœlacanthe. Ce Poisson géant, archaïque représentant d'un groupe que l'on croyait totalement éteint depuis au moins 70 M.A., était connu par deux spécimens pêchés un peu par hasard dans l'océan Indien et ramenés en fort mauvais état en Afrique du Sud, le premier en 1938, le second en 1952. Décrit sous le nom de *Latimeria chalumnae* par un savant sud-africain, J. L. B. Smith, ce Poisson à nul autre pareil, venu du fond des âges, fit bien sûr sensation et sa capture fut désigné comme « l'événement le plus remarquable du siècle en matière de zoologie ». Appartenant au groupe des Crossoptérygiens, il est très nettement apparenté aux Rhipidistiens, les Poissons qui délaissèrent le milieu aquatique pour coloniser les terres, grâce à des semblants de pattes et aux premiers poumons. On conçoit l'extrême intérêt du Cœlacanthe, proche parent d'un des chaînons majeurs de l'évolution des Vertébrés. Qu'il était navrant de ne disposer que de dépouilles incomplètes, tristes vestiges de spécimens en grande partie décomposés, embaumés au mieux des circonstances!

En 1947, Jacques Millot se trouve dans les parages que semble fréquenter ce singulier Poisson. A l'annonce de la capture du deuxième spécimen, il décide de prendre les choses en mains et organise avec minutie la pêche au Cœlacanthe dans les eaux des Comores, son habitat d'élection. Il envoie un de ses collaborateurs, Pierre Fourmanoir, dans l'archipel, afin d'avertir les pêcheurs, leur apprendre à reconnaître le Poisson tant convoité, et les encourager, y compris par la promesse d'une prime de 100 000 F CFA, un pactole pour le brave homme à qui la chance pourrait sourire. Le 24 septembre 1953, un superbe individu mordait à l'hameçon au large de Mutsamudu, dans l'île d'Anjouan. 8 h plus tard il était mis, intact, à la disposition de Jacques Millot, qui le transporta à Paris. C'était le premier spécimen dont les savants pouvaient disposer pour des travaux sérieux. Il fut suivi de cinq autres en 1954, et de dizaines depuis.

Alors commença une période singulièrement féconde, dans l'enthousiasme et la ferveur. On le comprend aisément! Ce n'est pas tous les jours qu'un savant de grand renom, entouré d'une équipe de talent, peut se livrer à des investigations sur un animal énigmatique, représentant un groupe que l'on croyait éteint depuis 70 M.A., en fait vieux de 350 M.A., situé à l'un des carrefours majeurs et sur la voie royale menant des Poissons aux Vertébrés aériens.

En disséquant et en étudiant patiemment les pièces histologiques soigneusement fixées, Jacques Millot et son successeur à la chaire d'Anatomie comparée, Jean Anthony, ont été de découverte en découverte quant à ce Cœlacanthe, aussi conservateur que ses cousins Rhipidistiens se montrèrent progressistes, enfoncé dans la profondeur des mers et occupant une niche écologique qu'aucun autre animal ne lui disputa depuis des dizaines de millions d'années. Ils mirent en évidence des dispositifs anatomiques permanents n'existant plus qu'à l'état très fugace chez les embryons des autres Vertébrés. Telle cette corde dorsale fibreuse exceptionnellement développée, comparable à celle de l'amphioxus. Elle forme un énorme tube à large lumière, constitué d'un tissu fibreux élastique et résistant, sans os ni cartilage. Emplie d'un liquide visqueux, elle s'étend d'une seule pièce de l'extrémité caudale à la partie ventrale du basisphénoïde, sans la moindre réduction dans sa partie céphalique. Les vertèbres sont vestigiales, avec des pièces basidorsales à peine ossifiées et des pièces basiventrals réduites à quelques cartilages.

Le cœur est sublinéaire ou plutôt en forme de V très ouvert. L'atrium et le sinus veineux, restés postérieurs, ne chevauchent qu'à peine le ventricule, ce qui matérialise d'une manière saisissante une étape très précoce de l'appareil circulatoire des Vertébrés. On sait que, chez leurs jeunes embryons, l'organe est linéaire, simple dilatation du vaisseau central qui, très vite, se replie en S sur lui-même et subit une torsion qui le rend globuleux. Or une loi biogénétique fondamentale énoncée par Haeckel dit que l'ontogenèse résume la phylogenèse. Le Cœlacanthe confirme brillamment l'hypothèse.

Il révéla aussi de bien étranges particularités, sans équivalents parmi les autres groupes. Tout d'abord dans son crâne, divisé en deux blocs indépendants et articulés, l'un, antérieur, ethmo-sphénoïdal, l'autre, postérieur, oto-occipital. Cette disposition lui est propre, car aucun Vertébré actuel n'en présente même l'ébauche. Mais elle est connue des embryologistes qui attribuent au crâne une double origine, trabéculaire pour sa partie antérieure, parachordale pour le reste. Le Cœlacanthe leur donne raison par ce caractère resté fonctionnel : au moment de la prise de la nourriture, l'avant-crâne, en basculant, permet une large ouverture de la bouche qui engloutit plus facilement les proies de fort volume.

En ce qui concerne les membres, la ceinture scapulaire est totalement indépendante du crâne, ce que les paléontologistes n'avaient pu vérifier sur les formes fossiles, mais qui met bien le Cœlacanthe dans la lignée des Tétrapodes.

On nous avait appris que l'hypophyse, véritable centre de commandement du fonctionnement chez les Vertébrés, dépêchant ses hormones à travers tout l'organisme, avait une double origine. Sous le cerveau s'accoiaient deux ébauches, l'une nerveuse et l'autre digestive. Chez tous les Vertébrés, à l'exception des Polyptères, Poissons eux aussi archaïques, plus rien ne vient rappeler que cette glande essentielle a aussi une origine pharyngée. Mais le Cœlacanthe garde toute sa vie la trace de ce schéma primitif sous forme d'une connexion directe avec la voûte du palais, matérialisée par un long tube glandulaire. Une nouvelle fois il confirme les vues des embryologistes.

Et puis il témoigne aussi de l'existence de caractères composites, tel un double appareil respiratoire. L'histoire de sa découverte mérite d'être contée. La dissection du premier spécimen fit apparaître un organe épais et brunâtre, adhérent à la paroi abdominale, sans aucun équivalent chez les Poissons. L'examen histologique révéla qu'il s'agissait du rein, organe qui, chez tout Vertébré, jouxte la colonne vertébrale. Et puis à sa place se trouvait un volumineux boudin graisseux, à première vue équivoque. Cette double énigme trouvait du coup sa solution. Car cet organe dorsal, raccordé par un pédicule à l'œsophage était l'équivalent d'un appareil pulmonaire, dégénéré certes, mais semblable à celui qui avait permis aux parents du Cœlacanthe de conquérir l'air libre. Et le rein, chassé par lui de sa place primitive, s'était retrouvé en position ventrale.

Cet énorme poumon, désormais inutile, fardeau vain de l'évolution, atteste que les Crossoptérygiens avaient initialement une double respiration, branchiale et pulmonaire, leur donnant la possibilité d'évoluer vers la vie aquatique ou vers la vie terrestre. Certains optèrent pour cette dernière et donnèrent naissance aux Amphibiens : les autres, les Cœlacanthes, retournèrent vers les mers et s'y firent oublier depuis le Dévonien.

Jacques Millot et Jean Anthony allèrent ainsi de surprises en surprises, croyant parfois disséquer un de ces fossiles jusqu'alors fixés immuablement dans la pierre. Un de leurs plus grands étonnements fut sans doute relatif au cerveau. Les restes fossiles avaient révélé l'existence d'une cavité crânienne de beau volume. A la dissection du Cœlacanthe, ils n'aperçurent d'abord qu'une masse de graisse jaunâtre, et le scalpel ne découvrit aucun

repère nerveux. Il leur fallut dégager le matelas graisseux pour découvrir un cerveau dérisoire, abrité dans un logement disproportionné que ne comblait qu'un ignoble tissu. L'encéphale d'un Cœlacanthe de 40 kg et parfois beaucoup plus ne pèse que 3 g, le plus faible rapport encéphalique chez un Vertébré actuel, aussi stupide soit-il.

Ces découvertes, et bien d'autres que permirent des spécimens frais, accessibles à une étude histologique précise, firent l'objet d'une série de publications et surtout d'un monumental ouvrage en trois volumes que publia le C.N.R.S. Le premier volume de *l'Anatomie de Latimeria chalumnae*, signé en collaboration avec Jean Anthony, et consacré au squelette et aux muscles, parut dès 1958. Le deuxième, sorti des presses en 1965, a trait au système nerveux et aux organes des sens. Le troisième et dernier (1978), auquel Daniel Robineau a été associé, décrit les appareils et, dans un saisissant résumé, présente l'essentiel des particularités du Cœlacanthe, mélange de caractères primitifs, hautement spécialisés et progressifs.

Ces ouvrages remarquables, que Jacques Millot aima feuilleter jusqu'à ses derniers jours, marquent une étape décisive dans notre connaissance de l'évolution des Vertébrés. Certes il eut la chance de se trouver au bon moment, au bon endroit. Mais le propre des grands Hommes est précisément de savoir pleinement tirer profit des cadeaux de la Fortune.

Jacques Millot poursuivit ses recherches sur le Cœlacanthe jusqu'à leur terme et seule la maladie l'écarta de la table de dissection. En compagnie de Madame Millot, il se rendait chaque semaine au laboratoire d'Anatomie comparée, portant dès l'automne une longue écharpe de laine qui tombait à ses pieds et serrant ses précieux documents dans une petite serviette verte marquée de l'emblème d'un congrès lointain. Il triait d'innombrables coupes histologiques, prenait des notes et rédigeait les volumes qui allaient consacrer la gloire de cet animal étrange, oublié par l'évolution au sein de l'Océan Indien.

Les travaux de Jacques Millot, auquel il convient d'associer étroitement Jean Anthony, constituent, sans nul doute, l'apport récent le plus décisif à l'anatomie comparée et une des plus belles victoires de l'évolutionnisme. Ils contiennent la preuve irréfutable que les déductions des biologistes et des paléontologistes étaient exactes et que les grandes lois de l'évolution n'étaient en rien des vues de l'esprit.

Jacques Millot ne négligea pas pour autant les devoirs de la charge gigantesque que représentaient sa chaire d'Ethnologie et la direction du Musée de l'Homme. Pendant 7 ans, il y donna sa pleine mesure d'Homme de science, d'Homme de goût, d'humaniste et de psychologue. Il s'intéressait depuis longtemps à l'Asie, et notamment à l'Inde, dont les prodigieuses civilisations, sans rivales dans le monde, ne peuvent qu'émouvoir un Homme d'une aussi fine sensibilité. Il s'y rendit plusieurs fois en mission, en rapportant des objets ethnographiques, des costumes et des étoffes anciennes d'un haut intérêt scientifique certes, mais dont le choix montrait aussi son sens de la beauté. Il mena à bien d'ambitieux programmes de recherche en Iran, en Afghanistan et au Népal, où il dépêcha en nombre ses collaborateurs grâce à des contrats du C.N.R.S. Il s'intéressa à bien des aspects du comportement des Hommes, à la sorcellerie, aux échanges à travers l'Océan Indien au cours du premier millénaire, à l'art africain, et à Madagascar.

On lui doit de nombreux textes consacrés aux Hommes, à leurs œuvres et à leurs labeurs. Chacune des pages qu'il écrivit nous apprend ce qu'ils font, la manière dont ils vivent, les artifices imaginés pour assurer leur survie. Chacune aussi témoigne de son immense amour des Hommes dans leur diversité. Dans un essai intitulé *Inégalité et races*, publié en 1939, il démontre que la race est une réalité qui s'exprime dans l'être tout entier, mais

que cette réalité est mouvante, provisoire et relative, et qu'aucune discrimination et qu'aucune hiérarchie de valeurs ne sauraient s'appuyer sur des caractères fluctuants.

Cet infatigable chef d'école fut aussi un actif promoteur et éditeur de publications et de revues. Il était depuis 1945 codirecteur des *Annales de Sciences naturelles (Zoologie)* et dès son arrivée avait fondé à Tananarive *Le Naturaliste malgache* et les *Mémoires de l'Institut scientifique de Madagascar*, prestigieuse série où se trouvent groupés des travaux de premier plan sur la Grande-Ile. Un de ses premiers soins, en arrivant au Musée de l'Homme, fut d'y créer une revue qui lui soit propre, alliant une haute tenue scientifique à une large ouverture vers le public cultivé. Le premier numéro d'*Objets et mondes* parut au printemps de l'année 1961. La revue, richement illustrée, publiait des articles documentés dans tous les domaines des sciences humaines, de l'ethnologie à la préhistoire et à l'anthropologie. Elle avait aussi comme objectif de faire connaître les activités du Musée de l'Homme et des diverses sociétés qui gravitent autour de ce noyau. Aidé d'Yvette Laplace, Jacques Millot marqua chaque numéro d'*Objets et mondes* de son empreinte et y écrivit lui-même de nombreux articles où l'on reconnaît son goût et l'universalité de son esprit.

Ses exceptionnelles qualités le désignaient tout naturellement pour faire partie de notre Académie. Il fut élu Membre de la section de zoologie le 18 novembre 1963, au fauteuil laissé vacant par la mort d'Émile Roubaud. Il disait plaisamment qu'il était entré dans notre Compagnie à cheval sur le Cœlacanthe! Il avait bien d'autres titres et bien d'autres qualités pour occuper un fauteuil à l'Institut.

Jacques Millot était Officier de la Légion d'honneur, titulaire de la Croix de guerre 1914-1918, Commandeur de l'Ordre du Niger et de l'Ordre de Madagascar. Il était Docteur *honoris causa* de l'Université de Johannesburg (1949) et de celle de Perth (1953). Il a présidé l'Académie malgache (1948), le Conseil scientifique africain (1950), l'Association scientifique internationale des pays de l'Océan Indien (1957) et l'Académie des sciences d'Outre-mer (1963). N'oublions pas que la collaboration scientifique internationale était quasiment inexistante en Afrique et en Asie tropicale quand il commença à œuvrer dans cette partie du globe. Il contribua puissamment à fonder et à animer les premières sociétés scientifiques et organismes de coopération de ces régions et parvint à coordonner les efforts des spécialistes de pays très divers.

Il fut un grand zoologiste, auquel on doit des découvertes capitales dans le domaine de l'anatomie comparée et de l'évolution. Il fut un ethnologue de valeur, une spécialité à laquelle le préparaient sa formation de médecin et de biologiste, mais aussi ses dons de cœur et une sensibilité exceptionnelle. Il fut un chef d'équipe et un administrateur de la science qui fit ses preuves en maintes occasions, au Jardin des plantes, au Musée de l'Homme et à Madagascar où il forgea, en partant de rien, le plus bel outil de travail d'outre-mer.

Il fut bien plus que cela. Homme de haute culture et bien que n'entrouvrant qu'à ses proches les portes de sa vie intérieure, il appartient à cette petite élite d'humanistes modernes dont le savoir et la curiosité sont universels. Il était fort attaché à Madagascar, à ses paysages, à ses gens, et l'interruption brutale de son œuvre dans la Grande-Ile fut pour lui une grave déception. Il était aussi ami des arts et ses dons de bibliophile étaient bien connus. Il parlait des livres, ses amis silencieux et sédentaires, avec passion et amour. Il appréciait les textes en érudit, mais presque autant la typographie, la qualité du papier, la reliure, et les notes manuscrites de quelque détenteur qui avait possédé l'ouvrage avant lui. Il aimait se retrouver au milieu de sa chère bibliothèque et des documents qu'il avait

amassés de jour en jour sur les voyages et les idées de notre époque. Il animait la Société racinienne et la Société de la Reliure originale, parmi bien d'autres groupements de lettrés.

Il était aussi un enseignant merveilleux, au verbe précis et logique, à la phrase élégante. Ses cours, suivis par des auditoires attentifs, ont laissé des souvenirs pleins d'émotion, parmi des générations de médecins et de biologistes, tout comme la conférence qu'il prononça en séance plénière au Congrès international de zoologie tenu en 1958 à Londres, au cours de laquelle il fit part aux savants venus du monde entier des premiers résultats de son étude du Coelacanthe.

Jacques Millot laissera le souvenir d'un grand Homme de science, mieux d'un gentil-homme de la science, car il ne concevait pas le travail scientifique sans la générosité du cœur et l'éclat de l'esprit.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'évoquer un souvenir personnel. C'était en 1943. Jacques Millot venait d'être nommé professeur au Muséum et faisait ses derniers cours au P.C.B., rue Cuvier, dans un amphithéâtre souterrain, un des plus sinistres que j'ai connus. Son départ en plein milieu de l'année fut l'occasion d'un grand chahut, car ses étudiants ne voulaient pas le laisser partir. Hélas que pouvait-on, alors, contre la décision d'un Ministre! Ils convinrent alors de lui faire leurs adieux. Pour son dernier cours, la grande table perchée sur l'estrade fut couverte de fleurs, dont une bonne partie avait été furtivement prélevée dans les parterres du Jardin des plantes. Justes représailles contre l'établissement qui nous ravissait notre maître! A l'aide de ces fleurs, les étudiants avaient, sur la table, porté une inscription : « Vive Millot ».

Jacques Millot ne vivra pas seulement dans la mémoire de ces étudiants d'une année. Il restera bien vivant dans le souvenir de tous ceux qui, à un titre quelconque, ont approché cet Homme de science, de cœur et de raison.

Je voudrais en assurer M^{me} Millot, sa fille, son gendre et toute sa famille en leur présentant les respectueuses condoléances de notre Compagnie.

PLIS CACHETÉS

A la demande d'un Historien des Sciences, les plis cachetés acceptés en les séances du 22 mars 1847 et du 11 août 1856 et enregistrés sous les n^{os} 726, 727 et 1591 sont ouverts par M. le **Président**. Les documents qui en sont retirés seront soumis aux Sections de Mathématiques et des Sciences de l'Univers.

PRIX

L'Académie est invitée à désigner des candidats au **Prix triennal** octroyé par la **Fondation Professeur Lucien Dautrebande**. Ce prix est d'un montant de 1 400 000 FB.

OUVRAGES PRÉSENTÉS OU REÇUS

M. le **Secrétaire perpétuel** signale parmi les pièces imprimées de la Correspondance :

The Origins and Early Development of the Heavy Chemical Industry in France, par JOHN GRAHAM SMITH.

A 16 h 20 mn, l'Académie se forme en Comité secret.